

Sept jours de juin

Tia Williams

Sept jours de juin

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marilou Craft

Robert Laffont
QUÉBEC

Titre original : *Seven days in June*
Copyright © 2021 by Tia Williams
Cover copyright © 2021 by Hachette Book Group, Inc.

Traduction : Marilou Craft
Révision linguistique : Catherine Lemay
Correction d'épreuves : Marie Théorêt
Mise en page : Édiscript enr.
Conception de la couverture : Sarah Congdon
Photo de la couverture : Torres/Stocksy
Adaptation française de la couverture : Luc Gervais
Photo de l'auteur : Francesco Ferendoles

Dépôt légal : 4^e trimestre 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2024
ISBN 978-2-924910-92-4 (papier)
ISBN 978-2-924910-93-1 (ePub)

Pour CC et FF, mes amours.

Note de la traductrice

J'ai été profondément touchée par ce roman états-unien qui célèbre l'amour noir, dans sa puissance et sa vulnérabilité, de façon aussi émouvante que désopilante. C'est qu'il fait quelque chose d'assez exceptionnel dans le paysage littéraire: bien qu'il s'inscrive dans la littérature populaire, ce récit comprend une multitude de références aux réalités, à l'histoire et à la culture populaire noires, dans une langue focalisée sur plusieurs personnages noirs aux parcours variés. Comment traduire un propos et un discours aussi fortement ancrés dans leur contexte socioculturel, sans pour autant les dénaturer, ni les diluer?

Le récit se situe dans le quotidien d'écrivains trentenaires noirs qui évoluent dans une grande métropole du nord-est des États-Unis. J'ai donc choisi de localiser la langue de cette traduction dans la métropole montréalaise, qui, en tant que centre de production culturelle francophone majeur du nord-est du continent américain, fait écho au milieu littéraire de New York.

Lorsque la version originale du texte recourt à une grammaire et un vocabulaire propres à l'anglais afro-américain, j'ai reproduit cette spécificité par l'argot montréalais. Celui-ci est présent surtout dans les dialogues, où l'oralité est d'autant plus importante à restituer. Cependant, comme dans la version originale, le registre de langue des passages narratifs peut varier légèrement selon les chapitres, pour refléter celui du protagoniste que l'on y suit.

Le français montréalais courant est marqué par une certaine créolisation de la langue, surtout chez les populations plus jeunes. Le français est difficilement évitable au quotidien, puisque de nombreux emprunts lexicaux à la langue anglaise sont intégrés à la grammaire et à la structure françaises. On peut également

percevoir l'influence de différentes vagues d'immigration dans le français de la métropole par la popularité d'emprunts à des langues comme le créole haïtien, parlé par une part importante de la population. Certains de ces emprunts courants sont inclus dans cette traduction. Des définitions sommaires de ces termes se trouvent dans le glossaire intégré à la fin du livre, pour en faciliter la compréhension dans le contexte du roman.

Les jeux de créolisation de la langue dans cette traduction font également écho à la quête identitaire et ancestrale qui se déploie dans le récit. Puisque l'accent de la Louisiane est présent et parfois fortement marqué dans la version originale anglaise, j'ai également inclus des échos au français acadien, cajun et créole louisianais dans la langue des personnages concernés. Ces différents dialectes ont tous la particularité de représenter la survie de communautés minorisées dans le contexte anglophone nord-américain.

Ce roman s'inscrit par ailleurs dans le mouvement de lutte pour les droits civiques des personnes noires, en ce qu'il opte pour la convention d'une majuscule initiale pour *Black* et d'une minuscule pour *white*, en référence à l'identification raciale. Ce choix permet d'une part, d'illustrer à l'écrit le phénomène de racisation présent dans le contexte socioculturel décrit (où les personnes non blanches sont perçues comme ayant une identité raciale, contrairement aux personnes blanches, qui correspondent à la norme) et d'autre part, de placer les personnes noires au centre du récit. Cette graphie a été reproduite ici pour les noms communs « Noir » et « blanc », alors que les adjectifs respectent dans tous les cas la minuscule initiale propre à la grammaire française.

Le roman de Tia Williams a également ceci de particulier qu'il recèle de nombreuses références à la culture noire plus ou moins obscures pour le grand public, mais qui ne sont pourtant pas définies autrement que par le récit, si bien que la version originale ne comporte aucune note de bas de page. L'effet créé à la lecture en est un de visibilisation et de normalisation de ces repères culturels. Dans un souci de cohérence avec l'œuvre originale, le recours aux notes de bas de page dans la traduction se limite donc aux références susceptibles de causer de réels problèmes de compréhension, en raison de la distance amplifiée entre le lectorat

francophone et le contexte anglophone états-unien. Dans la même logique, les références à des produits, marques et entreprises ont généralement été conservées telles quelles. Celles qui risquaient de ne pas être reconnues, ou de porter à confusion pour un lectorat francophone, ont été remplacées par des références équivalentes ou similaires (comme Gap pour Chico's, Baby Phat pour Apple Bottom ou encore Uber Eats pour Seamless).

Le roman démontre à certains moments le phénomène du *code switching*, soit le fait, pour une personne se trouvant dans un environnement où elle est racisée, d'adapter son registre de langue pour se conformer à la norme. Cette stratégie est surtout déployée lorsque le recours à des marqueurs d'appartenance à une identité marginalisée (comme les emprunts à une autre langue) risque de ne pas être accueilli favorablement – phénomène qui rappelle les stratégies adoptées par les *passants blancs* louisianais et les artistes noirs blanchissant leurs personnages pour un grand public, toutes deux mentionnées dans le récit. Ainsi, dans la version originale, les personnages n'utilisent pas toujours un anglais vernaculaire afro-américain ; ils changent plutôt de code langagier selon le contexte d'élocution. Cet effet a été conservé dans la traduction, où l'argot montréalais mentionné plus haut est plus ou moins marqué selon les circonstances de chaque dialogue.

Enfin, ce roman inclut plusieurs références à des œuvres existantes et fictives. Certaines des œuvres réelles sont encore inédites ou peu connues en français, surtout celles créées par des artistes noirs et noires, auxquels cas les titres originaux ont été conservés (une traduction est parfois proposée en note de bas de page, pour faciliter la compréhension). Quant aux titres d'œuvres fictives, ils ont été conservés tels quels, en langue originale, puisque les auteurs et autrices sont d'origine états-unienne, bien que fictive.

«L'industrie du livre ne sait pas quoi faire des personnages noirs, sauf s'ils souffrent», fait remarquer l'un des personnages de ce livre, assez tôt dans le récit. C'est avec une conscience aiguë de ce contexte que j'ai produit ma traduction ainsi que cette note, avec tout le soin nécessaire à la transmission d'une joie encore trop souvent entravée. J'espère sincèrement que cette version française

vous procurera autant de plaisir que j'en ai eu à lire l'original de
Tia Williams.

Marilou Craft
Montréal, 17 juillet 2024

Prologue

En l'an de grâce deux mille dix-neuf, Eva Mercy, trente-deux ans, passa à deux doigts de s'étouffer à mort sur un morceau de gomme à mâcher. Elle tentait de se masturber quand la gomme se coinça dans sa gorge, coupant toute entrée d'air. Alors qu'elle perdait lentement connaissance, elle ne put s'empêcher d'imaginer sa fille, Audre, la découvrant ainsi, frétille dans son pyjama de Noël, une main agrippée à un tube de lubrifiant aux fraises et l'autre à un *dildo* nommé Le Quart-arrière (qui vibrait à une fréquence bien plus intense que prévu, une fréquence à *s'en étouffer avec sa gomme*). L'avis de décès aurait pour titre : « Décès par *dildo* ». Un sacré héritage à laisser à son orpheline de douze ans.

Eva n'est pas morte, cependant. Elle finit par recracher sa gomme. Ébranlée, elle enfouit Le Quart-arrière au fond d'un tiroir rempli de tee-shirts de concerts hip-hop, enfila sa bague à camée antique, puis traversa le couloir à pas feutrés pour réveiller Audre pour l'anniversaire de sa meilleure amie dans les Hamptons. Elle n'avait aucunement le temps de s'attarder à son flirt avec la mort.

Elle pouvait admettre qu'elle était une maudite bonne mère et une romancière compétente, mais le véritable talent d'Eva était sa capacité à mettre de côté les bizarreries de la vie pour passer à autre chose. Cette fois, elle chassa si bien l'incident de son esprit qu'elle rata l'évidence.

Quand Eva Mercy était petite, sa mère lui avait dit que les femmes créoles voyaient des signes. C'était à l'époque où Eva comprenait seulement que le « créole » était vaguement lié à la Louisiane et aux personnes noires portant des noms de famille français. Ce n'est qu'au début de son secondaire qu'elle avait compris que sa mère était – comment dire ? – une excentrique qui

conjurait les « signes » au gré de ses lubies. (*Mariah Carey a sorti un album intitulé Charmbracelet ? Allons flamber l'argent du loyer sur des breloques en zircon cubique !*) Toujours est-il qu'Eva avait été conditionnée à croire que l'univers lui envoyait des messages.

Elle aurait donc dû se douter que l'affaire Trident augurait un grand bouleversement dans sa vie. Après tout, elle avait déjà vécu une expérience de mort imminente.

Et cette fois-là – tout comme celle-ci –, à son réveil, son monde avait changé à jamais.

Dimanche

Chapitre 1

Mords-moi

— Levons nos verres à notre déesse du sexe, Eva Mercy ! hurla une femme aux airs de chérubin en brandissant sa flûte de champagne.

Eva, la gorge encore enrouée de l'incident de la veille, ravala un ricanement à « déesse du sexe ».

La quarantaine de femmes entassées aux longues tables applaudit à tout rompre. Elles étaient toutes paquetées. Le club de lecture, composé de femmes blanches tapageuses de la classe moyenne supérieure approchant la fin de la cinquantaine, avait fait la longue route jusqu'à Manhattan depuis Dayton, en Ohio, pour célébrer Eva autour d'un brunch. La grande occasion : le quinzième anniversaire de son bestseller (ou plutôt ex-bestseller), sa série érotique *Cursed*.

Lacey, présidente régionale, ajusta son chapeau de sorcière violet et se tourna vers Eva, qui trônait en tête de table.

— Aujourd'hui, beugla-t-elle, nous célébrons le jour magique où nous avons fait la rencontre de notre vampire aux yeux de bronze, Sebastian, et de son amour véritable, la sorcière méchamment *badass*, Gia !

L'assemblée survoltée éclata en cris de joie. Eva était soulagée que A Place of Yes, le restaurant à saveur sado-maso incroyablement cucul de Times Square, leur ait réservé une salle privée. Oh, mais quelle salle ! Le plafond était submergé de velours rouge, et un entrelacs de cordes de bondage et de cravaches de dressage décorait les murs. Des candélabres gothiques pendaient dangereusement près des tables noires vernies.

Le menu « Plaisir/Douleur » était l'attraction touristique avec un grand A. Les clients pouvaient alors choisir les services qu'ils voulaient obtenir des membres du personnel en attirail BDSM : gentils coups de fouet, striptease ou autre. Si désiré.

Eva ne désirait rien de tout cela. Elle était tout de même bonne joueuse, d'autant plus que ces *Real Housewives* de Dayton venaient de loin. C'était son monde – le *fandom* féroce qui lui maintenait la tête hors de l'eau. Surtout ces temps-ci, dans le creux de vague de la tendance vampire (et de ses ventes de livres).

C'est pourquoi Eva avait opté pour « Menottes + Mignardises ». Et maintenant, elle était assise sur un trône gothique, les mains attachées derrière le dossier, pendant qu'une serveuse blasée en corset de cuirette la gavait de galettes.

Il était 14 h 45.

Elle aurait dû mourir de honte. Elle n'était pourtant pas étrangère à la scène. Après tout, Eva écrivait bel et bien de la porno de caisse d'épicerie. Généralement, les auteurs présentaient leurs conférences dans des librairies, des universités ou de chics résidences privées. Les événements d'Eva, eux, étaient un peu plus – disons-le – olé-olé. Elle avait offert des séances de dédicace dans des boutiques érotiques, des cabarets burlesques et des ateliers tantriques. Elle avait même vendu des livres à l'*after* de l'édition 2008 du Festival féministe de cinéma pour adultes.

C'était ça, le contrat. Elle souriait avec indulgence pendant que ses lectrices se pâmaient sur les deux causes perdues débauchées, dysfonctionnelles et perpétuellement âgées de dix-neuf ans qu'elle avait inventées lorsqu'elle était elle-même une cause perdue débauchée et dysfonctionnelle de dix-neuf ans.

Eva n'avait jamais cherché à ce que son nom devienne synonyme de sorcières, vampires et orgasmes. À l'université, pendant sa double majeure en création littéraire et en mélancolie avancée, Eva était accidentellement tombée dans cette vie. C'était en deuxième année, en plein congé des fêtes. Elle n'avait nulle part où aller. Elle était donc restée cloîtrée dans sa chambre de résidence pour déverser tout son mal-être d'adolescente, tous ses fantasmes de fan d'horreur, en une violente transe lascive – que sa colocataire avait secrètement soumise à la revue *Jumpscare* pour le concours « Nouvelles plumes ». Eva

avait décroché le premier prix ainsi qu'une agente littéraire. Trois mois plus tard, elle avait aussi décroché de l'université et signé un contrat d'édition dans les six chiffres pour une série de romans.

Il était ironique qu'elle gagne sa vie à écrire du sexe sexy. Eva ne pouvait se rappeler la dernière fois qu'elle s'était déshabillée devant quelqu'un, mort-vivant ou non. Entre l'écriture, la tournée, l'éducation monoparentale d'une tornade préadolescente et la lutte contre une maladie chronique allant de gérable à totalement débilatante, elle était trop crevée pour courtiser un vrai de vrai pénis.

Ce qui lui convenait. Lorsque l'envie la prenait, elle la soulageait dans ses livres. Telle une boxeuse abstinentes à la veille du grand match, elle puisait à même sa soif inassouvie pour donner du mordant au récit de Sebastian et Gia. Elle alimentait la fiction.

À l'ère des médias sociaux, cependant, personne ne voulait s'imaginer son autrice érotique favorite amortie par les analgésiques, en train de cogner des clous sur son divan tous les soirs dès 21 h 25. En public, donc, Eva était impeccable. Elle avait un style sexy bien à elle, de type tomboy-chic. Aujourd'hui : une minirobe tee-shirt grise, des Adidas, des anneaux dorés *vintage* et un trait charbonneux sur les yeux. Sans oublier sa signature : ses lunettes de secrétaire sexy et ses bouclettes aux épaules. Avec ça, elle aurait pu convaincre pratiquement n'importe qui qu'elle était une véritable croqueuse d'hommes.

Eva était une virtuose du trompe-l'œil.

— ... et merci, continua Lacey, d'entretenir notre foi en la passion, même si Gia et Sebastian sont condamnés, par une malédiction millénaire, à se réveiller de part et d'autre du monde au moment même de l'orgasme. Vous nous avez offert une communauté. Une OBSESSION. Vivement *Cursed* – Tome quinze !

Sous les applaudissements, Eva sourit avec entrain et tenta de se lever. Hélas, elle oubliait qu'elle était menottée à sa chaise, et son mouvement avorté la renvoya brusquement vers le bas. Dans le sursaut général, Eva bascula à la renverse. Sa serveuse-dominatrice, qui avait bondi deux secondes trop tard pour la rattraper, dut la démenotter de son siège.

— Ouf, un peu trop de merlot, rigola Eva en se redressant.

C'était un mensonge: avec ses problèmes de santé, elle ne pouvait pas boire d'alcool. Deux gorgées à peine la mèneraient aux urgences.

Eva leva son verre d'eau minérale à la marée de madames cinquantenaires joyeusement pompettes. La plupart d'entre elles, comme Lacey, portaient le chapeau de sorcière violet de Gia. Quelques-unes avaient aussi épinglé un pendentif clinquant en forme de S à leur blouse de chez Gap. C'était le S de Sebastian, censé imiter la signature griffonnée du vampire (29,99 \$ sur evamercymercyme.com).

Eva avait ce même S tatoué à l'avant-bras. Une décision douteuse prise des lunes auparavant, lors d'une soirée trouble, par une fille troublée.

— Je ne saurais trop vous remercier, s'exclama-t-elle. Vraiment, c'est votre soutien qui fait tourner le monde de *Cursed*. J'espère que le tome quinze sera à la hauteur de vos attentes.

« Si je finis par l'écrire. » Elle devait rendre le manuscrit dans une semaine et, pétrifiée par la page blanche, elle avait à peine réussi à en bricoler cinq chapitres.

Elle changea promptement de sujet :

— Alors... Y a-t-il des lectrices de *Variety* parmi nous ?

C'était une salle plutôt *Redbook* et *Martha Stewart Living*, alors non.

— Une grande nouvelle est sortie hier.

Eva déposa son verre, joignant ses doigts manucurés de noir sous son menton.

— Notre souhait a été exaucé. *Cursed* sera officiellement adaptée pour le cinéma !

Il y eut des cris. Quelqu'un lança un chapeau de sorcière dans les airs. Une blonde aux joues rougies sortit son iPhone pour filmer le discours d'Eva, en prévision d'une publication sur la page Facebook des fans de *Cursed*. Au même titre que les nombreux comptes d'admirateurs sur Tumblr et Twitter, Facebook était une plateforme cruciale pour la promotion des livres d'Eva. Ses lectrices y partageaient des illustrations, des potins et de la *fanfiction* scabreuse, en plus de débattre de leurs choix d'acteurs pour le film qu'elles fantasmaient depuis des années.

— J’ai trouvé une productrice qui comprend vraiment notre univers.

Une femme *noire*, Eva en remerciait le ciel.

— Son dernier film, qu’elle a présenté au festival Sundance, est un court-métrage sulfureux sur une courtière d’immeubles qui courtise un loup-garou ! On en est à rencontrer des réalisateurs.

— Sebastian à l’écran ! Vous imaginez ? s’extasia une fausse rousse. On a juste besoin d’un acteur noir aux yeux de bronze. Un qui mord bien.

— Eva, comment je fais pour demander à mon mari de me mordre ? chigna une sosie de Meryl Streep.

C’était ainsi : on en venait toujours à parler de sexe.

— La stimulation par la morsure, c’est du sérieux, hein. Ça s’appelle l’*odaxelagnie*, dit Eva. Dis-lui que t’aimes ça, c’est tout. Susurre-lui ça à l’oreille.

— *Odaxelagnie-moi*, tenta d’articuler Meryl.

— Ça sonne bien, lança Eva avec un clin d’œil.

— J’ai trop hâte de voir Gia sur grand écran, dit une brune à la voix rauque.

— C’est une guerrière qui n’a tellement pas froid aux yeux. Sebastian, il est censé faire peur, mais c’est elle qui tue des armées de chasseurs de vampires pour le protéger, lui.

— N’est-ce pas ? La passion d’une adolescente est une force assez puissante pour alimenter des nations.

Le regard brillant, Eva se lança dans le minimonologue qu’elle avait perfectionné depuis longtemps. Cette partie-là l’amusait encore.

— On nous enseigne que les hommes vivent de leurs pulsions animales. Mais les filles y parviennent les premières.

— Et puis la société les écrase, dit la brunette.

— *Két**¹.

Eva savait que la douleur la guettait. Son masque glissait toujours à l’approche d’un épisode, laissant dépasser un jupon de *Blackitude**.

1. Les mots en italique suivis d’un astérisque sont définis dans le glossaire à la fin du roman (NDÉ).

— Regardez dans l'histoire, continua Eva en se massant une tempe. À quatorze ans, Roxanne Shanté dominait les hommes dans la cour des grands rappeurs. À dix-sept ans, Serena remportait l'US Open. Mary Shelley a écrit *Frankenstein* à dix-huit ans. Joséphine Baker a séduit tout Paris à dix-neuf ans. Zelda Fitzgerald, son journal intime d'adolescente était tellement solide que son futur mari en a plagié *des passages complets* pour écrire *The Great Gatsby*. Phillis Wheatley, la poète du XVIII^e siècle, a publié sa première œuvre à quatorze ans, pendant qu'elle était tenue en esclavage. Jeanne d'Arc. Greta Thunberg. Les adolescentes refont le *fucking* monde.

Un silence électrisé se répandit dans l'assemblée. Mais Eva sombrait. Le battement s'intensifiait entre ses tempes à la moindre milliseconde. Le sucre avait tendance à déclencher ses attaques, et on l'avait forcée à avaler tous ces biscuits. Elle savait qu'elle n'aurait pas dû – mais elle avait été menottée.

Distraitement, Eva fit claquer l'élastique qu'elle portait toujours au poignet droit. Un détournement de douleur. Un vieux truc.

— Vous vous souvenez de Kate Winslet, quand elle s'échappe du *Titanic*? demanda la brunette. Puis elle remonte à bord, juste pour retrouver Leo? Ça, c'est de la passion adolescente.

— Je le ferais aujourd'hui même pour me retrouver avec Leo, avoua Lacey, et j'ai quarante et un ans.

Elle en avait cinquante-cinq.

— C'est comme Gia, s'exclama une femme menue au faux chignon. Dans chaque livre, elle se bat pour retrouver Sebastian, même en sachant que, dès qu'ils font l'amour, ils sont condamnés à se reperdre.

— C'est une métaphore, dit Eva, sa vision s'embrouillant. Le voyage a beau être périlleux, c'est jamais terminé pour les véritables âmes sœurs. Qui dirait non à ça, une liaison qui brûle pour toujours, malgré la distance, le temps et les malédictions?

Elle-même. L'idée même d'amours périlleuses lui levait le cœur.

— Confession, chuchota une blonde qui en était à son quatrième verre de rosé. Mon fils joue au basket à l'Université de l'Ohio, et je deviens tellement émoustillée pendant les matchs... Pour moi, tous ces beaux joueurs noirs sont Sebastian.

Bouche bée, Eva cala son verre d'eau d'un seul trait.

« Tel sera mon legs, se dit-elle. J'ai des amis qui organisent des manifestations, qui écrivent des essais sur les enjeux raciaux aux États-Unis, qui publient dans le *New Yorker*, qui remportent le Pulitzer. Ma propre fille est tellement militante qu'elle a supplié un policier de l'arrêter, à la marche pour les droits civiques de son école secondaire. Et moi, ma contribution à ces temps troubles aura été d'inciter des femmes blanches d'un certain âge au profilage sexuel d'athlètes étudiants noirs qui ne souhaitent qu'être repêchés en paix par la NBA. »

Puis, de fulgurants coups de marteau retentirent dans le crâne d'Eva. Elle agrippa son siège, les doigts tremblants, pour parer chacun des chocs. Le monde devint flou. Les traits des visages fondaient comme les montres de Dalí; les parfums discordants de la salle lui retournaient l'estomac, et le marteau-piqueur frappait de plus en plus fort, plus vite, comme pour la mutiler, et tous les sons lui semblaient fracassants – la climatisation, le cliquetis de la cou-tellerie et, Christ miséricordieux, est-ce que quelqu'un venait de déballer un bonbon au Connecticut ?

Elles s'aggravaient toujours si vite, ces migraines dont l'impitoyable violence la torturait depuis l'enfance, déconcertant jusqu'aux spécialistes les plus réputés de la côte Est.

Les paupières d'Eva commençaient à s'affaïsser. En une feinte bien rodée, elle haussa des sourcils alertes et décocha un sourire radieux à son auditoire. Devant ces bonnes femmes libidineuses, elle ressentait un pincement d'envie, celui qui l'accompagnait toujours parmi les groupes. Elles, elles étaient normales. Elles pouvaient faire des choses.

Des choses si banales. Comme plonger tête première dans une piscine. Rester présente dans une conversation de plus de vingt minutes. Brûler des bougies parfumées. S'enivrer. Prendre le métro et supporter pendant neuf stations le vacarme d'un saxophoniste du dimanche jouant *Ain't Nobody*. Jouir dans des positions sexuelles ambitieuses. Rire de trop bon cœur. Pleurer trop de larmes. Respirer trop de bonheur. Marcher de trop bon pas.

Vivre tout court. Elle aurait parié que ces femmes pouvaient faire la plupart de ces choses-là sans être saisies d'une agonie aussi

déchirante que le châtement d'un dieu en colère. C'était comment, le luxe de l'absence de souffrance ?

« Je suis une ovni », se dit Eva. Elle avait toujours eu l'impression de faire semblant d'être humaine, et elle acceptait son sort. Elle n'avait pourtant jamais cessé de fantasmer sur une vie sans maladie.

— Euuuh... Pardonnez-moi, réussit à s'excuser Eva. F-faut juste que j'appelle ma fille.

Calmement accrochée à son sac, elle franchit la porte de velours rouge de la salle privée. En se faufilant entre les tabléas de banlieusards qui n'arrêtaient pas de parler d'*Hamilton*, elle repéra les toilettes des dames derrière la station des hôtesses. Elle s'y précipita, bondit dans une cabine pour handicapées munie d'un évier et vomit dans la cuvette.

Pendant quelques instants, Eva resta là, debout, à respirer profondément pour faire passer la douleur, comme son équipe de neurologues, d'acuponcteurs et de guérisseurs traditionnels le lui avait enseigné. Puis, elle revomit.

Chancelante, elle s'agrippa au rebord de l'évier pour retrouver l'équilibre. Son maquillage était tout barbouillé. Voilà pourquoi elle optait pour les yeux charbonneux. Elle ne pouvait jamais prévoir ses épisodes : si elle en ressortait avec un look évoquant Rihanna à trois heures du matin, elle pouvait encore prétendre que c'était intentionnel.

Eva extirpa de son sac son paquet d'injections analgésiques jetables. Elle tira sur sa robe, découvrit sa cuisse couverte de cicatrices et y planta une aiguille qu'elle jeta ensuite dans la poubelle. Pour la forme, elle saisit une boîte d'Altoids et se choisit un jujube de cannabis médical en forme d'ourson (prescrit par nul autre que le meilleur spécialiste de la douleur de New York, merci bonsoir). Elle en mordit une oreille, puis pensa : « Ah, pis *fuck* », en le jetant tout entier dans sa gueule. Voilà qui l'aiderait à tenir le coup jusqu'au soir, à traverser les rituels maman-fille de fin de journée avant de s'effondrer dans son lit.

Prudemment, Eva s'adossa au mur carrelé. Ses paupières retombèrent.

La maladie n'était pas sexy. Et son handicap était invisible : il ne lui manquait aucun membre, et elle n'était pas dans le plâtre.

Son niveau de souffrance semblait impossible à concevoir pour les autres. Après tout, il arrivait à tout le monde d'avoir mal à la tête, par exemple lors d'un sevrage de café ou une grippe. Alors elle dissimulait le tout. Tout ce que les gens savaient, c'est qu'Eva annulait souvent ses plans (« Occupée à écrire ! »). Qu'elle avait tendance à s'évanouir, comme au mariage de Denise et Todd (« Trop de prosecco ! »). Qu'elle perdait ses mots en pleine phrase (« Désolée, juste distraite ! »). Ou qu'elle disparaissait des semaines entières (« Retraite d'écriture ! » – certainement pas une hospitalisation à la clinique de la douleur de Mount Sinai).

Les pieux mensonges passaient mieux que la vérité.

À preuve : que penseraient les Ohioaïnes orgasmiques si elles apprenaient qu'Eva aurait bien aimé étrangler Sebastian et Gia ? Les larguer là où les enfoirés de *Twilight* s'étaient exilés ?

Au début, elle adorait ses livres. Elle écrivait pour s'émoustiller, les idées fusant comme des feux de paille. Ensuite, elle écrivait plutôt pour ses lectrices. Et maintenant, elle pillait des péripéties entières dans les commentaires des sites d'admirateurs de *Cursed* – les bas-fonds de la contrefaçon.

Elle n'en pouvait tout simplement plus de vendre de l'« amour éperdu ». Jadis, elle croyait que l'amour n'était véritable qu'en cas de sang versé. Sebastian, Gia et elle avaient tous vécu leur adolescence, tous partagé le même esprit tordu. Sebastian et Gia n'avaient pas grandi. Eva, oui.

Elle voulait que *Cursed* meure, mais la série offrait à Audre une vie stable et aisée. Eva en avait bravé, des dragons, pour que son bébé échappe à l'enfance qu'elle-même avait eue. Et elle les avait vaincus. Seulement, elle aurait aimé retrouver la flamme. Le film l'y aiderait peut-être.

Non seulement ça, mais, au plus profond d'elle-même, Eva espérait un nouveau départ. Avec sa part du contrat, elle pourrait enfin se permettre une pause de l'écriture de *Cursed* et travailler au livre de ses rêves, celui qu'elle avait dans la peau, qui vibrerait en elle depuis toujours. Elle était bien plus vaste que sa petite série lubrique à l'eau de rose (du moins, elle espérait l'être). Le temps était venu de se le prouver.

La forme un peu retrouvée, Eva se gargarisa avec son rince-bouche format voyage. Presque inconsciemment, elle leva son

majeur gauche, celui qui portait toujours sa bague à camée *vintage* (sans laquelle elle se sentait nue), l'approcha de son nez, puis inspira. C'était une vieille habitude – le parfum à peine perceptible d'une femme d'antan la réconfortait toujours.

Enfin, dans une accalmie, elle jeta un œil sur son téléphone.

Aujourd'hui, 12 h 45

Queen Cece

CHÉRIE. T'es où? En tant qu'éditrice, J'ESPÈRE que t'es en train d'écrire. En tant que meilleure amie, J'EXIGE que tu prennes un break. MÉGA NOUVELLE. Texte-moi.

Aujourd'hui, 13 h 11

Sidney La Productrice

J'essaie de te joindre depuis trois heures! Je pense avoir trouvé notre réalisatrice! Appelle-moi.

Aujourd'hui, 14 h 40

Mon Bébé

eske tu m'as acheté les plumes pour mon projet d'arts plastiques #icôneféministe c pour le portrait de mamie pour ses cheveux surtout sont tlm fluffy merci maman amuse-toi à ton midi-causerie sexy malaisant xo

Aujourd'hui, 15 h 04

**Jackie, La Gardienne Bizarrement Hypochondriaque
À Prendre Juste En Cas D'Urgence**

Audre est revenue à la maison après le dîner-pizza du club de débat oratoire. Mais elle a ramené à peu près 20 jeunes avec elle. Sur mon profil ChildCare.com, j'avais indiqué que je n'accepte pas les grands groupes. (Agoraphobie, germophobie, claustrophobie.)

— *Seigneur, Audre*, grommela Eva.

Étourdie par son cocktail jujube-injection, elle se commanda un Uber, offrit ses excuses aux dames de l'Ohio, et en six minutes elle était en route vers Brooklyn.